

# François Furet

## La Révolution en débat



**le débat**

Extrait de la publication

folio  histoire







**COLLECTION  
FOLIO/HISTOIRE**



François Furet

# La Révolution en débat

*Présentation de Mona Ozouf*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1999.*

Extrait de la publication



François Furet (1927-1997). Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Historien, spécialiste de l'époque moderne (xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècle) et de la Révolution française en particulier.

Auteur, notamment, de *La Révolution française*, avec Denis Richet (Hachette, 1965), *Lire et écrire, l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (Éd. de Minuit, 1977), avec Jacques Ozouf, *Penser la Révolution française* (Gallimard, 1978), *L'Atelier de l'histoire* (Flammarion, 1982), *La Révolution française* (Hachette, 1990), *La Monarchie républicaine et la Constitution de 1791* (Fayard, 1996), avec Ran Halévi, *Orateurs de la Révolution française. 1. Les Constituants* (La Pléiade, Gallimard, 1989). Il a également dirigé des ouvrages collectifs (*Le Siècle de l'avènement républicain*, Gallimard, 1993, et *Le Dictionnaire critique de la Révolution*, Flammarion, 1988, avec Mona Ozouf). Il a, par ailleurs, publié *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au xx<sup>e</sup> siècle* (Laffont et Calmann-Lévy, 1995).



## Présentation

*Ce petit livre, qui réunit six articles sur la Révolution française donnés au Débat par François Furet au fil des années, peut être lu comme une introduction à son travail d'historien. Constamment traversé par les préoccupations du présent, il ne traite pas seulement de l'objet « Révolution française ». Il relie les deux massifs de l'œuvre, celui qui est consacré à la Révolution française, celui qui est consacré à la Révolution soviétique. Il offre ainsi une interprétation globale des passions révolutionnaires.*

*Le texte qui ouvre ce recueil, « L'intelligence du politique » — il est aussi le premier que François Furet ait écrit pour le numéro inaugural du Débat —, le fait très bien comprendre. Le problème qui y est abordé d'entrée de jeu est de savoir pourquoi la dérive rapide de la Révolution soviétique vers le totalitarisme a mis tant de temps à être admise et, pis encore, aperçue par la gauche intellectuelle française, occupée pendant cinquante ans à une*

*fébrile activité défensive de justification, qui l'a durablement stérilisée. Forte de la conviction que le régime soviétique avait fait succéder l'égalité réelle à l'égalité formelle des révolutionnaires français, elle n'a voulu ni penser la Terreur ni réfléchir aux liens qui peuvent unir les révolutions et le despotisme. Pour vaincre l'aveuglement montré à ces problèmes — ils avaient pourtant surgi dès la Révolution française — François Furet prescrit une médecine à la fois modeste et souveraine : le retour à des analyses méconnues ou trop longtemps négligées. Les textes du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'une historiographie arrogante juge volontiers « dépassés », sont là pour montrer que les interprètes de la Révolution française n'étaient pas restés étrangers au questionnement d'un événement qui était alors encore proche d'eux. Et leur méditation est assez profonde pour suggérer qu'ils auraient eu moins de peine que les intellectuels du siècle suivant à comprendre et à conceptualiser l'expérience communiste.*

*La preuve en est administrée par « La Révolution sans la Terreur ? », article consacré au grand problème qui traverse et divise l'historiographie de la Révolution française au XIX<sup>e</sup> siècle : peut-on dissocier de la Révolution l'épisode terroriste ? Non, dit Joseph de Maistre, inventeur de cette « Révolution-bloc » promise à un si brillant avenir. Oui, disent d'une même voix Constant, Staël, Tocqueville, Guizot, Mignet, unis, au-delà de la*

variété de leurs analyses, dans la volonté de rendre la Révolution à sa vérité de 1789, et d'en soustraire les séquences incompatibles avec l'idée de liberté, Robespierre et Bonaparte associés dans le même opprobre. Non, disent à leur tour les historiens socialistes, qui reprennent à leur manière le refrain du « bloc » : ce n'est pas qu'ils aiment tous la Terreur (ainsi, Louis Blanc), mais ils voient dans l'an II, pris avec sa nécessaire traîne terroriste, la révélation du vrai sens de la Révolution et l'annonce des révolutions à venir. Ni socialistes, ni contre-révolutionnaires, ni libéraux, difficiles à enrôler sous une bannière partisane, les républicains : Michelet et Quinet. Tous deux partagent avec la gauche libérale la répugnance à célébrer la dictature terroriste et se tiennent pourtant un peu à l'écart dans leur interprétation de l'an II. Le premier, parce que s'il dénonce dans le jacobinisme une forme inédite de lutte pour le pouvoir, appuyée sur le contrôle d'un appareil de militants et le maniement d'une orthodoxie sourcilleuse, il n'en célèbre pas moins l'héroïsme des soldats enrôlés pour le salut de la patrie. Le second, parce qu'il ne dissocie la Terreur de la Révolution que pour mieux l'associer à un lourd passé antilibéral, et la lire comme le malheur répétitif et monotone d'une histoire de France qui revient inmanquablement à son lit absolutiste.

Il y a donc eu, au XIX<sup>e</sup> siècle, une historiographie à la fois riche et conflictuelle, coupée, pour l'essentiel, entre

quatre-vingt-neuvistes et quatre-vingt-treizistes : pour les premiers, une Révolution dont l'élan a été dévié et trahi ; pour les seconds, une dynamique qui s'est accomplie dans un épisode libérateur et porteur d'une promesse. Deux histoires antagonistes qui se rejoignent pourtant en ceci : ensemble, elles composent le tableau de « La Révolution dans l'imaginaire politique français », tout à la fois images, souvenirs, passions, idées. En retrouvant cette matrice de notre paysage politique, François Furet voit la France comme cette nation révolutionnaire qui conjugue deux croyances : celle qui donne à un peuple la puissance de s'arracher à son passé, celle qui met la clef du changement aux mains de l'État. Mais cette nation est aussi celle qui oscille en permanence entre l'impératif de terminer la Révolution et celui de la relancer, et ne parvient pas à enraciner les principes qu'elle professe dans des institutions stables : la Révolution peut bien, en effet, inventer une société neuve, elle n'invente pas de Constitution. Elle transfère sur le politique les espérances autrefois liées au religieux, mais ouvre un durable et dramatique conflit avec l'Église. Enfin, elle inaugure un vertigineux répertoire politique qui, tout au long d'un siècle, « redonne », comme on ferait au théâtre, les formes politiques essayées pendant la Révolution, les unes et les autres porteuses d'interprétations affrontées.

Ce qui fait l'étrangeté de ce que Furet baptise

*« L'idée française de la Révolution », faite d'un consensus caché sur l'État et d'un voyant conflit politique, sans cesse réactivé, peut s'apprécier mieux encore si, au détour fait à travers le temps des historiographies, on ajoute le détour par l'espace. Rien dans la Révolution française — en dehors d'un épisode monarchien, vite sanctionné par la défaite — qui rappelle l'idée et la pratique anglaises d'un compromis entre deux souverainetés : la Révolution française n'est jamais modérée et, d'emblée, ne nourrit que mépris pour l'équilibre des pouvoirs. Quant à la version américaine de la Révolution, le voyage transatlantique a permis aux Américains de vivre la rupture, non comme un bond vertigineux vers un avenir indéterminé, mais comme le retour, une fois l'état social aristocratique laissé loin derrière eux, à une histoire originaire. Cette comparaison permet de mieux comprendre quelle a été la nature de l'idée française de Révolution et quel a été son destin. D'un côté son succès : comme elle ouvre sur un futur infigurable, chaque génération peut y loger une espérance fraîche, capable de survivre à toutes les expériences. De l'autre son échec : elle vit de l'illusion d'une rupture alors qu'aucun peuple ne peut briser avec son passé, ce que montrent assez les démentis que lui inflige le cours de l'histoire.*

*De cet échec nul n'a été plus profond interprète que Burke, probablement parce que Burke vient d'une très vieille histoire, alors que les révolutionnaires français pré-*

tendent en inaugurer une toute neuve. Dans « Burke ou la fin d'une seule histoire de l'Europe », François Furet met en évidence la pénétration prophétique de l'historien anglais. Burke voit à plein que la question centrale posée par 1789 est le rapport des Français à leur propre histoire, le refus qu'ils opposent à la longue sédimentation des siècles, et la volonté d'instaurer le corps social sur la seule raison. Et comme cette ambition fondatrice lui paraît à la fois extravagante et néfaste, il en explore, avec un sens extraordinaire de l'anticipation, la possible dérive despotique, fruit à ses yeux de l'abstraction démocratique. Dès 1789, bien avant la Terreur, Burke a compris que les individus devenus par la grâce de la Révolution à la fois particuliers et égaux ne sont qu'apparemment émancipés. Leur libération de l'autorité traditionnelle entraîne au contraire le déplacement et l'élargissement de celle-ci, sous la forme d'un État investi de la souveraineté du peuple et dangereusement exalté.

François Furet retrouve ici le rapport entre 1789 et 1793 qui l'a tant préoccupé, mais aussi le rapport entre 1793 et 1917, qui fait l'autre versant de son œuvre, et auquel le ramène le dernier article de ce livre « 1789-1917 : aller et retour ». Car, dans la mesure où 1793 a figuré pour toute une tradition socialiste l'accomplissement de la Révolution avortée de 1789, on comprend que la familiarité avec l'idée d'une révolution à recommencer à partir d'une expérience inachevée a pu nourrir



*les sympathies de la gauche intellectuelle pour 1917, vu dans le miroir de l'an II, les Jacobins français figurant les ancêtres des Bolcheviks russes. Cette sympathie, commune aux socialistes et aux communistes français, s'est beaucoup moins nourrie du marxisme que de la prégnance de la Révolution française sur les imaginations, et de l'idée si profondément ancrée que la démocratie abstraite des droits est le fruit du privilège et du mensonge. Or c'est cette terre commune qui a tremblé dans la conjoncture de 1989. Les embarras de la commémoration sont venus de ses circonstances : alors que s'effondrait le système communiste, discrédité par l'histoire, qu'il revendiquait comme son unique tribunal, s'effaçait la référence magique d'octobre 1917. Et cet effacement laisse de nouveau voir à plein les principes de 1789, devenus paradoxalement l'avenir de 1917. Ainsi l'histoire a fourni une réponse ironique à la question que François Furet avait posée d'entrée de jeu dans son premier article du Débat. Alors que les intellectuels français avaient si longtemps accompagné le cercueil du communisme dans un interminable cortège révisionniste, les voici contraints de réviser leurs révisions, de rompre avec leur anti-humanisme, de voir en 1789 le vrai fondement du monde moderne, de reconnaître, à rebours de l'itinéraire obligé, la démocratie bourgeoise comme horizon du communisme. Et c'est donc à un remaniement complet d'héritage que nous convie le livre que voici.*

*Est-ce à dire que l'idée révolutionnaire, tous prestiges évanouis, a disparu des imaginations ? François Furet est un historien trop scrupuleux, trop angoissé aussi, pour l'affirmer. Car dans le temps où, grâce à ses recherches, aux historiens qu'il relisait, au comparatisme qu'il pratiquait, il explorait les potentialités despotiques de la démocratie révolutionnaire, il n'en méconnaissait pas pour autant les potentialités utopiques. La démocratie, fondée sur la conviction que le corps politique est le produit des volontés de chacun, est vouée à étendre sans cesse les droits des individus. Elle force à vivre dans un monde d'individus inégaux, alors qu'elle a posé en principe leur égalité : elle se condamne donc à rendre sans cesse plus insupportable l'écart entre les espérances qu'elle suscite et les accomplissements qu'elle offre. Aussi est-elle une idée sans terme prévisible, exposée à la surenchère et ouverte à toutes les dérives passionnelles : ce qui laisse prévoir que le répertoire démocratique est loin d'être clos dans nos sociétés.*

*Et c'est pourquoi ce qui fait le lien entre les articles réunis par Le Débat est le sentiment d'étrangeté intact devant un événement pourtant si parcouru, et une inquiétude toujours présente. « Analyste inquiet », disait de lui-même Henry James retrouvant, pour l'interpréter, l'Amérique de son enfance. En revenant sans cesse sur le grand événement de notre vie nationale et en creusant inlassablement le sillon ouvert dès ses débuts*

*dans la recherche, François Furet pourrait se définir assez bien lui aussi comme « l'historien inquiet » des passions révolutionnaires : à cette inquiétude, il doit sa profondeur.*

Mona Ozouf





# François Furet

## La Révolution en débat

*Présentation de Mona Ozouf*

Ces six études sur la Révolution française, originellement parues dans la revue *Le Débat*, peuvent être lues comme une introduction au travail d'historien de François Furet. Constamment traversées par les préoccupations du présent, elles ne traitent pas seulement de l'objet « Révolution française » ; elles relient les deux massifs de l'œuvre de l'historien, respectivement consacrés à la Révolution française et à la Révolution soviétique. Elles offrent ainsi une interprétation globale des passions révolutionnaires.

*Dans la Vendée, des brigands veulent abattre l'arbre de la Liberté, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.*  
Photo Toumazet © Photothèque des Musées de la Ville de Paris.



folio histoire

Extrait de la publication  
ISBN 2-07-040784-5

A 40784



catégorie

**A**